

Appelez-moi...

M.L. Lego



**Mais mon pauvre Pierre,
qu'as-tu donc fait
de l'espoir ?**

Introduction

C'était en 2066. Le monde, au sein duquel il ne faisait plus très bon vivre, traversait une autre de ses horribles guerres. Probablement la plus longue, et la plus terrible de son histoire. La bataille, cette fois, se déroulait sur le territoire de l'Égypte. Les États-Unis tentaient de reprendre le contrôle du monde, contrôle qui leur avait été ravi voilà bien deux décennies, grâce à l'aide des Chinois, par l'Union Européenne. Depuis, les Américains avaient envoyé des troupes un peu partout dans le monde, que ce soit en France, en Italie, en Angleterre, en Irak et bien sûr, en Égypte. Mais contre cette dernière attaque, l'Europe tout entière s'était soulevée et pour souligner son mécontentement, avait décidé d'appuyer militairement les Égyptiens.

L'Amérique constituait un pays terriblement appauvri, du fait qu'après les attentats de 2001, elle n'avait cessé de faire la guerre à chaque pays qu'elle jugeait contre elle... ce qui signifiait presque, soixante-cinq ans plus tard, à l'ensemble du monde. "Presque", car elle n'avait pas encore osé s'en prendre directement aux Chinois. La raison à ceci est que militairement parlant, c'eût été un véritable suicide de sa part. Ces nombreuses guerres eurent donc, pour effet, d'isoler les Américains du reste du monde, en plus d'affaiblir un peu plus chaque jour leur économie. Le monde n'était plus centré sur le dollar de l'oncle Sam, mais sur l'euro. Même le Canada avait choisi de troquer son dollar contre l'euro! Vers 2020, alors que ce dernier était à l'aube d'importants changements, son gouvernement offrit, aux Américains, la possibilité d'unir leurs deux pays. Du point de vue canadien, il s'agissait là de la seule et unique façon, pour l'Amérique, de préserver sa domination sur le reste du monde, l'unique moyen de ne pas la perdre au profit de l'Union Européenne. Centrés plus que jamais sur eux-mêmes, les États-Unis balayèrent cette offre du revers de la main, poussant l'audace jusqu'à accuser le Canada de n'être qu'un vulgaire pion un peu trop opportuniste, dont le seul but consistait à s'approprier un rôle de premier plan sur l'échiquier mondial. Les États-Unis, croyait fermement le président de l'époque, contrôlaient très bien la situation et n'avaient nul besoin d'aide pour reconquérir leur titre de grand leader. En 2025, la tension entre les deux voisins d'Amérique devait encore monter d'un cran lorsque les États-Unis tentèrent d'intimider le Canada pour l'obliger à leur vendre son eau et son électricité moyennant un prix totalement dérisoire. En 2026, comme le plus faible des deux persistait à refuser, le plus fort lui déclara la guerre. Les troupes américaines envahirent le territoire canadien sans le moindre préavis, dans le but de le déposséder de ses richesses naturelles. Bien que très riche sur le plan économique, car à lui seul, il fournissait la terre entière en bois, en eau et en électricité, le Canada, parce que pacifique et peut-être bien, aussi, quelque peu imprudent, avait toujours négligé de renforcer son armée. Du fait qu'il était l'ami de tout le monde, son gouvernement avait toujours jugé la chose inutile. Vrai qu'exception faite des Américains, qui détestaient tout le monde et que tout le monde détestait, l'ensemble de la communauté mondiale adorait les Canadiens. On les adorait pour leur pacifisme et surtout, leur grand cœur. Chaque fois qu'un pays connaissait des difficultés, ils étaient toujours les premiers à offrir leur aide, et cela, sans jamais rien exiger en retour. Alors dès que le monde apprit que le Canada était en danger, l'Union Européenne, la première, somma les Américains de libérer le territoire sur le champ, sans quoi elle n'hésiterait pas à dépêcher son armée sur les lieux. Si la

réaction première des Yankees fut d'ignorer cette menace, ils obtempérèrent assez rapidement lorsqu'en plus des troupes européennes, débarquèrent celles de la Chine. Ce pays possédait l'armée la plus puissante au monde : nul ne pouvait la vaincre, pas même les Américains. Ces derniers étaient peut-être bêtes, mais pas au point d'ignorer ce fait.

Ces événements allaient marquer un tournant dans l'histoire du Canada. La France, grande amoureuse du Québec, profita de l'occasion pour proposer à cette province de s'unir à elle, tandis que les Anglais offrirent la même possibilité aux provinces anglophones. Non seulement le Canada obtiendrait-il ainsi le droit d'utiliser l'euro comme monnaie, mais de plus, sa vulnérabilité, au plan militaire, prendrait aussitôt fin. Il n'en fallait pas davantage pour que le Québec consente à devenir Français et les autres provinces... Anglaises. En tout, il aura fallu près de cinq ans pour peaufiner le projet dans ses moindres détails. Pour le Québec, cette union avec la France n'était que la poursuite logique des choses: depuis des lustres, effectivement, que Français et Québécois, en plus de leur langue, partageaient presque tout: leurs artistes, leurs émissions de télévision, leurs livres et la quasi-totalité de leurs produits. Quant aux Canadiens vivant à l'Ouest du Québec, ceux-ci s'étaient toujours davantage identifiés à l'Angleterre qu'au Canada. Et puisqu'ils étaient de ceux qui vénéraient encore la monarchie... ils ne pouvaient faire autrement qu'apprécier leur nouveau statut. Pour les provinces de l'Est, les choses étaient quelque peu différentes, et ce fut uniquement par manque de choix qu'elles s'unirent à l'Angleterre. Toutes très pauvres, il aurait été impensable, en effet, qu'elles puissent songer à former un pays à elles seules. L'autre solution, pour ces minuscules provinces, aurait été de s'annexer aux États-Unis. Mais après avoir été invitées à se prononcer sur la question, les quatre populations concernées s'empressèrent de voter haut la main contre cette autre alternative. Alors par dépit, l'Île du Prince Édouard, la Nouvelle-Écosse, Terre-Neuve et le Nouveau-Brunswick se rallièrent à l'Angleterre. Si cette union avec les vieux pays d'Europe satisfaisait la grande majorité des Canadiens, elle satisfaisait encore davantage Français et Anglais qui du coup, n'avaient plus à se soucier de leur manque criant de ressources naturelles.

Ces nouveaux développements avaient rendu les Américains furieux. Soudainement, ces derniers regrettèrent amèrement d'avoir levé le nez sur le Canada. Le président dut bien faire appel, mais en vain, à mille et une astuces pour tenter de faire échouer le projet, y compris celle de déclarer publiquement qu'il était prêt à reconsidérer l'offre de son voisin. Mais c'était trop peu trop tard... plus personne ne voulait l'entendre. Durant les quelques années qui suivirent, son pays se fit très discret. Si discret, que pour le reste du monde, c'en était inquiétant. Et le monde avait bien raison de se méfier, car durant toute la durée de leur silence, durant tout ce temps où pour une fois, l'attention n'était pas centrée sur eux, les Américains en profitèrent pour préparer la guerre: leur guerre! L'armée obligatoire pour tous était de nouveau en vogue partout au pays. De toute son histoire, jamais l'Amérique n'avait été aussi armée, jamais son matériel de guerre n'avait été autant à la fine pointe de la technologie et jamais ses chefs militaires n'avaient créé autant de machines à tuer, des machines à tuer parfaitement humaines et entièrement conditionnées à anéantir tout ce qui n'était pas Américain.

En 2038, ils se crurent enfin prêt à affronter le reste du monde. Pour ce faire, ils avaient élaboré deux plans. Le premier, plutôt audacieux, consistait à attaquer l'Europe sur cinq fronts à la fois. Comme ce plan représentait celui qui avait été retenu, on expédia en Europe, de la façon la plus hypocrite qui soit, c'est-à-dire sans le moindre avertissement, cinq troupes d'environ cent mille hommes chacune. Celles-ci se déplaçaient à bord de bateaux de guerre hautement sophistiqués et déguisés, pour la circonstance, en gigantesques bateaux de croisières. Un beau matin, donc, alors que nul ne se méfiait, l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne furent bêtement envahis par les Américains. Si ces derniers purent profiter de l'effet de surprise pour causer, en un temps tout de même assez restreint, le plus de dommages possibles, ils furent vite rattrapés par la réalité qui ne manqua pas de leur rappeler que la plus grande force de l'Europe était celle de pouvoir compter en tout temps sur ces bons vieux Chinois. Au fait de la situation, ceux-ci ne mirent que très peu de temps à s'organiser afin de secourir au plus vite leurs amis Européens. De la part de la plus grande armée du monde, il ne fallait pas s'attendre à moins et le fait d'avoir cru le contraire, signifiait la première erreur des Américains. Lorsque les Chinois débarquèrent en Angleterre, ils arrivèrent juste à temps pour empêcher l'ennemi de mettre à exécution un plan diabolique, lequel consistait à dynamiter le Palais de Buckingham alors que la famille royale s'y trouvait au grand complet. La riposte chinoise fut telle, qu'elle poussa les Américains à quitter l'Europe de la même façon qu'ils y étaient entrés, c'est-à-dire sans le moindre avertissement. Ce fut là une guerre très courte, mais néanmoins, extrêmement coûteuse pour les Européens, vu l'importance des dégâts matériels.

Bien qu'humiliés, les Américains rebondirent avec une extrême rapidité. Moins de vingt-quatre heures après leur cuisant revers, ils déclenchèrent leur plan B. Si ce plan était beaucoup moins glorieux que le premier, il n'en demeure pas moins qu'il représentait celui qui aurait dû être choisi dès le départ. Pourquoi? Tout simplement parce que son exécution allait obtenir, jusque dans une certaine mesure, l'approbation de l'Europe et de la Chine. Ainsi donc, ce deuxième plan se résumait à attaquer un à un, pour ensuite mettre sous contrôle, tous les petits pays qui entouraient le vieux continent. Non seulement ces pays, pour la plupart Musulmans, représentaient-ils des cibles faciles, mais de plus, les Américains savaient parfaitement que ses ennemis n'interviendraient pas car toutes ces petites guerres, qui allaient être entreprises, serviraient leurs intérêts. Effectivement, tant et aussi longtemps que les Musulmans seraient aux prises avec leur envahisseur, il ne leur viendrait plus à l'idée de commettre des attentats à l'intérieur du territoire de l'Europe, qui elle, en avait plus que marre de leur servir de cible. Bien sûr, les Américains n'étaient pas sots au point de s'imaginer qu'Européens et Chinois fermeraient éternellement les yeux sur leurs agissements. Tôt ou tard, probablement juste avant que l'Europe ne se sente trop étouffée par l'étau qui allait se resserrer autour d'elle, ils agiraient. Et c'est là que la véritable guerre, celle que les Américains souhaitaient si ardemment, prendrait son essor. Mais d'ici là, ils auraient largement le loisir de dépêcher sur place tout le renfort et surtout, tout le matériel nécessaire devant leur permettre d'affronter les Chinois d'égal à égal.

En un rien temps, l'armée des États-Unis, dont la confiance augmentait au fur et à mesure de ses victoires, s'empara de la majeure partie des territoires Musulmans, en plus de ceux

d'Israël, de la Roumanie, d'Algérie, de la Libye, de la Turquie, de l'Ukraine, de la Pologne et aussi, de la Russie et de l'Inde. En l'an 2040, ils gagnèrent finalement l'Égypte, un pays beaucoup moins vulnérable que les autres et où la résistance serait nettement plus féroce. C'est par le désert du Sahara que les forces terrestres pénétrèrent en Égypte, et cela, au moment même où les Marines prenaient possession du Nil et que des centaines d'avions s'emparèrent de l'espace aérien. La pauvre Égypte fut à ce point bombardée, qu'en à peine une heure, son aspect devint totalement changé. Les pyramides, les sites historiques, les monuments... tout fut dévasté. Idem pour la fameuse église suspendue, celle-là même qui abritait la grotte où Marie et Joseph s'étaient réfugiés tout juste avant la naissance du Christ. Le pays tout entier se faisait littéralement massacrer lorsqu'enfin, Europe et Chine décidèrent d'intervenir. Cette intervention se fit sans le moindre avertissement et cette fois, ce sont les Américains qui se retrouvèrent sous l'effet de la surprise. Pendant que leurs forces terrestres furent prises en charge par celles de la Chine, qui semblaient sortir de nulle part, des sous-marins antiradars européens maîtrisèrent leur flotte alors que leurs avions furent mis hors d'état de nuire grâce à une brillante idée des chinois: ces derniers avaient pris soin de détruire tous les satellites servant à assurer le bon fonctionnement des appareils ennemis. Du coup, les pilotes devinrent dans l'impossibilité de communiquer, que ce fût entre eux ou avec leur base. De plus, grâce à un gaz spécial et ultra secret qu'ils avaient balancé dans le ciel, les Chinois étaient parvenus à créer un champ magnétique qui provoqua une panne générale d'à peu près tous les instruments manuels auxquels pouvaient recourir les pilotes en cas de bris informatique. Ainsi donc, plus rien ne fonctionnait à bord des avions. Ne sachant plus où ils se trouvaient et encore moins vers où ils se dirigeaient, les Américains perdirent le contrôle de leurs appareils, ce qui donna droit à des accidents fort spectaculaires.

L'armée de l'air détruite et les forces navales sous contrôle, ne restait plus qu'à vaincre les soldats de terre. C'est ici que les choses risquaient de se gâter car nul n'ignorait qu'au sol, les Américains étaient redoutables, et donc, parfaitement capables de tenir tête à une armée aussi puissante que celle de la Chine. La suite de la guerre verrait donc s'affronter des forces pratiquement égales, ce qui promettait, de l'avis de plusieurs experts, un long... très long conflit. Leurs prédictions s'avérèrent fondées puisqu'en 2066, l'affreuse guerre d'Égypte faisait rage. Le conflit se déroulait en majeure partie sur les bords du Sahara. S'il avait fait couler beaucoup de sang jusque-là, jamais une journée ne fut aussi sanguinaire que celle du 26 juillet 2066. Les parties impliquées avaient pourtant juré solennellement, au tout début, que jamais elles n'auraient recours à quelque bombe que ce soit, histoire de ne pas mettre en péril la vie d'innocentes personnes. Tous l'avaient juré et pourtant, ce jour-là, l'explosion simultanée d'une dizaine de bombes venait de provoquer la mort de plus de trois cent mille êtres. Trois cent mille morts en une seule et même journée... trois cent mille corps calcinés et décapités qui gisaient là, en plein désert, sans que personne ne puisse réellement savoir ce qui s'était passé. Le chef de l'armée européenne, dépêché sur les lieux pour constater les dégâts, ne trouva rien de mieux que de se pincer les narines, tellement l'odeur de la mort empestait les lieux. Il en avait pourtant déjà vu bien d'autres, dans sa longue carrière, mais c'était la première fois que la mort puait autant, la première fois qu'elle paraissait si sordide et qu'elle le répugnait à ce point. Pour l'heure, il ignorait totalement qui, des Chinois, des Européens ou des Américains, avait essuyé le plus de pertes. Tout ce que le colonel Delancourt était

en mesure de constater, à ce moment bien précis, se limitait à ces centaines de milliers de cadavres, aussi méconnaissables les uns que les autres. Ils étaient là, reposant bêtement à ses pieds, couvrant tout l'espace qui se trouvait à portée de vue. Dire que ce carnage aurait pu facilement être évité si les Américains avaient su faire preuve d'un peu plus de vigilance... apparemment, l'un de leurs soldats avait mal saisi les ordres de son supérieur. Il avait cru entendre: "lâchez les bombes" alors qu'en fait, il aurait dû "abandonner" l'idée de lâcher les bombes. C'était là, du moins, la version officielle émise par le président des États-Unis pour expliquer cette impardonnable bavure. Le chef de la maison blanche s'était aussi empressé d'ajouter que le soldat fautif serait très sévèrement châtié, et ce, dès que son armée l'aurait retracé, signifiant, par là, que le mystérieux individu avait pris la fuite après avoir commis son impair.

Un peu plus tard, comme s'il craignait que le monde ne mette sa parole en doute, le président émit un deuxième communiqué via lequel il affirmait: "La preuve que tout ceci n'est rien d'autre qu'un malheureux accident, est qu'au nombre des victimes, se trouvent aussi des milliers d'Américains. Vous croyez réellement que l'Amérique aurait largué toutes ces bombes sans d'abord songer à mettre ses soldats à l'abri? Jamais nous n'aurions osé commettre un tel acte de barbarie".

En guise de respect envers les morts, Delancourt retira son casque. Ce faisant, il crut voir quelqu'un bouger. Il s'essuya les yeux avant de les rouvrir, comme s'il doutait, ou redoutait, d'avoir réellement bien vu... puis plus rien. Il tourna ensuite le dos à ce grand lit de morts et fit quelques pas en direction de sa camionnette avec rien en tête, sinon la ferme intention de quitter au plus vite ce lieu maudit. Mais juste avant qu'il ne prenne place à bord du véhicule où l'attendait son chauffeur, celui-ci l'invita à se retourner.

-Regardez mon Colonel! Y'a un mec, là-bas, qui s'amène vers nous!

Delancourt se retourna d'un trait pour constater qu'effectivement, un homme, muni d'une sorte de long bâton, se dirigeait lentement vers eux. Il déambulait au beau milieu des cadavres et de temps en temps, se penchait vers l'un d'eux pour le toucher. Fait assez étonnant, chaque corps qu'il touchait se relevait aussitôt pour marcher à sa suite.

-Mais c'est impossible! s'exclama Delancourt. Il ne peut pas y avoir de survivants... tous ces hommes étaient morts, complètement brûlés... Putain! Je les ai vus!

Le mystérieux homme toucha d'autres corps qui à leur tour, se relevèrent. Décontenancé, Delancourt partit à sa rencontre. Lorsqu'il l'eut rejoint, une bonne trentaine d'hommes se tenaient derrière lui. Autre fait étrange, l'individu ne portait ni arme, ni tenue de combat. Outre son bâton, il transportait avec lui un panier à pique-nique. Ignorant ce que contenait ce dernier, Delancourt braqua son arme vers l'inconnu afin de le tenir en joue. L'idée qu'il puisse s'agir du fameux soldat en fuite n'était pas sans lui effleurer l'esprit...

-Qui êtes-vous, Monsieur? le somma-t-il de répondre.

L'homme choisit de garder le silence tout en le fixant du regard. Toujours aussi décontenancé, Delancourt répéta sa question, en l'adressant cette fois au groupe de soldats. Non seulement ces derniers observèrent le même silence que l'autre, mais de plus, ils le dévisageaient d'un air totalement hagard. Ne sachant trop comment réagir, Delancourt entreprit d'ouvrir le panier en osier pour en vérifier le contenu. Il y trouva une miche de pain, un saucisson, une pleine bouteille d'eau et une autre de vin. Tout en maintenant son drôle de prisonnier en joue, il ordonna au chauffeur de fouiller ses poches. Celui-ci s'exécuta, mais en vain. Les poches de l'homme étaient vides. Elles ne contenaient ni argent, ni même une seule pièce d'identité.

-Très bien, trancha Delancourt. Passez-lui les menottes. Nous l'emmenons au quartier général. Quant aux autres... regardez-les moi! Ils ont l'air complètement perdu... à croire qu'ils sont tous devenus dingues! Appelez l'escouade médicale afin qu'elle les prenne en charge. Et surtout, Sergent, ne parlez de ceci à personne... tant et aussi longtemps que nous n'aurons pas interrogé ces hommes et que nous n'en saurons pas davantage sur notre pique-niqueur, c'est bouche cousue.

Après vingt-quatre heures de captivité, non seulement l'homme n'avait encore répondu à aucune question, mais il poursuivait à observer un parfait mutisme. Pourtant, selon différents tests effectués sur sa personne, rien ne laissait supposer qu'il pouvait être sourd, ou muet. Tout laissait croire qu'il ne voulait tout simplement pas parler. Quant à l'hypothèse voulant qu'il soit le fameux soldat en fuite, celle-ci dut être écartée après que l'armée américaine eut annoncé que ce dernier avait été retrouvé mort...

Si les soldats miraculés, pour leur part, avaient retrouvé l'usage de la parole, tous, sans exception, avaient perdu celui de la mémoire. En effet, pas un ne se rappelait de quoi que ce soit: les bombes, les morts, la guerre... ils avaient tout oublié. Bien pire, ils se prétendaient pacifistes, allant jusqu'à ajouter que jamais, au grand jamais, on ne parviendrait à faire d'eux des soldats.

-La guerre, devait affirmer l'un d'eux, c'est mauvais... mauvais pour tout le monde. Si vous croyez que je vais m'enrôler... vous vous mettez le doigt dans l'œil!

Enfin, ces hommes, dont les corps auraient normalement dû afficher de terribles blessures, paraissaient en excellente condition. Tous! Nul ne portait de blessure, pas même d'écorchure. C'était l'énigme totale. Ignorant comment la résoudre, Delancourt jugea nécessaire de mettre le président de l'Union au parfum de la situation. Ce dernier lui suggéra de renvoyer chaque soldat dans son armée respective et de voir à ce que le gentil pique-niqueur soit conduit à Paris.

-Veillez à ce qu'il soit placé sous haute surveillance, et ce, jusqu'à son arrivée! le prévint-il. Pour le reste, ne vous inquiétez pas... je connais celle qui le fera parler. Croyez-moi, elle éclairera cette histoire en un rien de temps!

Chapitre I

Il devait être aux alentours de sept heures trente, ce matin-là, lorsque Marianne Phaneuf ouvrit les yeux. Christian, son époux, avait déposé, tout près d'elle, son petit déjeuner ainsi que son quotidien favori. S'il la traitait de la sorte, c'est que ce 27 juillet 2066 représentait leur dixième anniversaire de mariage. Elle n'avait que vingt-huit ans, lui vingt-neuf, et pourtant, ils étaient déjà mariés depuis tout ce temps. Ils s'étaient rencontrés treize ans plus tôt, alors que la mère de Marianne, décédée d'un cancer l'année où sa fille célébrait ses dix-sept ans, hébergeait des joueurs de hockey à la maison afin que ceux-ci puissent tenir compagnie à son unique enfant, laquelle se sentait terriblement seule. Non seulement Marianne n'avait ni frère ni sœur, mais de plus, la pauvre n'avait jamais eu la chance de connaître son paternel, du fait que celui-ci s'était bizarrement volatilisé après avoir mis sa mère enceinte. Marianne s'était toujours bien entendue avec les joueurs qui venaient habiter chez-elle. Elle adorait le hockey autant qu'elle vénérât les joueurs. Mais si pour tous ceux qui devaient partager sa demeure elle ne ressentait rien d'autre qu'une saine amitié, cela changea du tout au tout le jour où Christian débarqua chez-elle. C'était en septembre 2053. Ce jour-là, lorsqu'il franchit le seuil de sa maison, elle sut tout de suite que contrairement aux autres, il serait pour elle davantage qu'un simple ami. Dès leur premier entretien, une sorte de magie s'installa entre eux. Ils ne s'étaient jamais rencontrés et pourtant, c'était comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Si les autres joueurs avaient l'habitude de regagner leur patelin aussitôt leur saison terminée, généralement en avril ou en mai, Christian, lui, demeurait auprès d'elle au moins jusqu'en juin, tout en veillant à la visiter régulièrement durant la période estivale. Lorsqu'ils se voyaient, ils allaient quelques fois au restaurant, d'autres au cinéma. Mais plus souvent qu'autrement, ils se rendaient au Centre de la Nature, un assez grand parc du Québec, plus précisément de Laval, ville qu'habitaient Marianne et sa mère. Dans ce parc, ils s'allongeaient sur l'herbe et discutaient durant des heures, parfois même des nuits entières. Leur relation demeura chaste jusqu'au 2 août 2055, jour où Rosanne Lalande fut portée en terre. Pour Marianne, la perte de sa mère constituait presque la fin du monde. Ce fut pour elle un choc horrible, d'autant plus qu'elle n'y avait guère été préparée. C'est que même si le cancer de Rosanne était apparu presque trois ans avant sa mort, cette dernière n'avait jamais cru bon d'en aviser sa fille. Tout ce temps, elle avait préféré souffrir en silence pour éviter de la perturber. Même son médecin était tenu au secret. Quelques fois, Marianne se rendait bien compte que quelque chose ne tournait pas rond chez sa mère, mais celle-ci s'efforçait toujours de la rassurer en prétextant une vilaine grippe ou encore, une nouvelle forme d'allergie au pollen. Et la jeune fille de toujours tout gober! Comme elle avait pleuré lorsque quelques jours avant le départ de cette chère Rosanne, elle fut mise au courant de la situation. Comme elle s'en était voulu d'avoir cru aux mensonges de sa mère et de ne jamais s'être doutée de rien. Ce fut là des instants très durs. Elle ignorait ce qui la chagrinait le plus: se retrouver orpheline, ou perdre l'être qu'elle aimait le plus au monde. Probablement les deux à la fois. Sur le plan matériel, elle n'avait pas à s'inquiéter puisqu'avant de disparaître dans la nature, son père avait au moins eu la décence de les placer, elle et sa mère, à l'abri de tout problème financier. La véritable fortune qu'il avait laissée devait largement suffire à assurer non seulement son éducation, mais aussi, le reste de ses jours. C'est grâce à cet argent si contrairement à la majorité des

gens de son époque, elle avait pu vivre dans l'abondance. Aussi, avait-elle eu la chance de grandir dans une superbe maison, sise aux abords de la Rivière-des-Prairies dans un quartier ultra cossu, et de fréquenter les meilleures écoles. Puisqu'elle en avait les moyens, elle entendait poursuivre des études en médecine, et cela, disait-elle, pour pouvoir sauver le plus de vies possible. Le jour où sa mère s'éteignit, elle devint obsédée comme jamais par cette ambition, répétant à qui voulait l'entendre qu'elle se spécialiserait en oncologie et qu'une fois ses études complétées, pas un seul cancer ne saurait lui résister. Surtout pas ce satané cancer des poumons, alors le plus vil de tous, celui qui avait osé lui ravir sa maman. Si quelqu'un, à cette époque, lui avait affirmé que son destin serait tout autre, elle ne l'aurait jamais cru...

Après avoir vu sa mère mourir dans ses bras, son premier réflexe fut d'appeler Christian pour lui demander de bien vouloir lui tenir compagnie, ne serait-ce que pour l'aider à traverser la terrible épreuve qui l'attendait. Organiser et assister aux funérailles de sa mère, lorsqu'on a que dix-sept ans, représente effectivement une épreuve très difficile à vivre. Et cette épreuve, Marianne ne se sentait pas du tout de taille à l'affronter toute seule. Lorsque Christian fut mis au courant de la nouvelle, il parut très ébranlé. Il avait toujours adoré Rosanne, qui en plus de le conduire tous les jours à l'aréna, avait l'habitude de lui concocter d'excellents petits plats dès qu'il rentrait d'un match ou d'un entraînement. Alors dès qu'il sut, il s'empressa d'accourir auprès de Marianne. À la grande surprise de celle-ci, il arriva chez-elle en compagnie de ses parents. Monsieur et madame Phaneuf avaient insisté pour être là et tout prendre en charge. Ils tenaient à ce que Marianne comprenne que dans son malheur, elle n'était pas seule et qu'encore en ce bas monde, il existait quelques bonnes âmes pour se soucier d'autrui. Une fois Rosanne mise en terre, ils poussèrent leur générosité jusqu'à inviter la jeune femme à habiter chez-eux.

Bien que touchée par cette marque d'affection, Marianne déclina leur offre, suivant ainsi les conseils de Christian. Ce dernier lui suggéra plutôt de conserver sa maison, et ceci, pour deux raisons fort simples : d'abord, il ne souhaitait pas du tout partir à la recherche d'une nouvelle maison d'accueil en vue de sa dernière saison au sein des juniors de Laval et ensuite, il ne tenait vraiment pas à ce que tous les deux soient séparés durant tout l'hiver, ce qui se produirait inévitablement si elle choisissait d'aller vivre chez ses parents. Et c'est là qu'il lui avoua enfin qu'il l'aimait, qu'il entendait vivre avec elle pour le reste de ses jours et que plus jamais il ne voulait être éloigné d'elle, plus même le temps d'un été. Émue, et surtout ravie parce qu'également très amoureuse de lui, Marianne se plia à son désir. Ensemble, ils expliquèrent à monsieur et madame Phaneuf qu'à eux deux, ils étaient parfaitement capables de tenir maison, qu'ils étaient suffisamment sérieux pour y arriver sans le moindre mal. Bien évidemment, ils poursuivraient leurs études tout en menant une vie sage et tranquille. S'ils se montrèrent plutôt longs à convaincre, les parents de Christian, originaires de la ville de Québec, finirent tout de même par accepter, non sans leur préciser qu'ils passeraient tous les week-ends en leur compagnie et qu'en plus, madame Phaneuf effectuerait régulièrement ce qu'elle appelait "des petites visites surprises", histoire de s'assurer que tout se passait bien. Puisque Marianne, qui allait bientôt atteindre sa majorité, semblait avoir trouvé des gens très bien pour veiller sur elle,

le directeur de la protection de la jeunesse accepta de la confier aux bons soins de la famille Phaneuf.

Quand tout fut réglé, les parents de Christian regagnèrent Québec, abandonnant leur rejeton à Laval en compagnie de Marianne. Et c'est ce soir-là que le jeune couple vécut ses premiers instants de véritable intimité. Auprès de celui qu'elle aimait déjà par-dessus tout, Marianne se sentait si bien qu'elle éprouvait presque de la honte d'être aussi heureuse alors que sa mère venait tout juste de la quitter.

Le reste de l'année se déroula tel que prévu. Marianne termina son secondaire de brillante façon, ayant obtenu les meilleurs résultats de tout le Québec. Quant à Christian, il avait à peine obtenu les points nécessaires pour venir à bout de sa première et dernière année de Cégep. Mais les études, pour lui, ne comptaient que pour très peu. À vrai dire, il s'en foutait royalement. Ce qui importait, dans son cas, se résumait au fait qu'encore une fois, il avait permis à son équipe de remporter la coupe Evian, trophée que l'on décernait aux grands champions de la ligue junior majeur de l'Union Européenne. En plus de terminer, pour une troisième saison consécutive, en tête des marqueurs, il était parvenu à fracasser tous les records grâce à un incroyable total de trois cent deux buts et deux cent cinquante-quatre mentions d'assistance. Du jamais vu pour un ailier droit! Depuis déjà quelques années, il était dans la mire des principaux dirigeants de la ligue européenne de hockey, mais avec une saison aussi exceptionnelle en poche, il était non seulement pressenti pour connaître une brillante carrière au sein du hockey professionnel, mais également, pour devenir le tout premier choix dans le cadre du prochain repêchage. Son avenir était donc assuré et pour célébrer l'événement, il invita Marianne dans un magnifique restaurant où il lui demanda sa main. C'est en pleurant de joie qu'elle accepta sa proposition, mais en le prévenant bien qu'elle n'était pas du genre à freiner ses ambitions pour endosser celles de son époux. En aucun temps, elle ne souhaitait se limiter à n'être que la simple femme d'un joueur de hockey. Malgré l'argent qu'il gagnerait et celui qu'elle possédait déjà, elle désirait elle aussi entreprendre une carrière. Alors comme prévu, elle poursuivrait ses études et deviendrait médecin. Ils planifièrent donc de s'épouser le vingt-sept juillet suivant.

En juin, et sans la moindre surprise, Christian devint le premier choix du repêchage amateur de 2056. Il en fut plus qu'heureux, d'autant que le premier choix, cette année-là, appartenait aux Français de Montréal. Il n'aurait donc pas à s'exiler pour poursuivre sa carrière. Du côté de Marianne, ses projets de carrière furent quelque peu chamboulés lorsqu'au début de l'été, elle accepta un emploi de secrétaire au sein de la gendarmerie du Québec. Si elle avait consenti à accepter ce travail, c'était uniquement dans le but de se rendre utile à quelque chose. Selon ce qui était prévu, elle ne devait occuper ce poste que pour quelques semaines. Ensuite, elle se marierait et profiterait du reste de l'été pour se la couler douce jusqu'à son retour à l'école. À la gendarmerie, elle travaillait sous les ordres de Nicolas Prévost, l'un des meilleurs détectives du Québec. Le côtoyant sur une base quotidienne, elle finit par développer un vif intérêt envers la profession qu'il exerçait. Tranquillement, il lui enseigna quelques petits trucs du métier et réalisant qu'elle était fascinée par tout ce qu'elle apprenait, décida de lui confier quelques petites enquêtes peu importantes, comme, par exemple, celles de retrouver la trace d'individus recherchés.

Chaque fois, elle y parvenait avec une facilité déconcertante. Lorsque son contrat de travail prit fin, Nicolas lui suggéra de réviser ses plans.

-Tu devrais peut-être songer, lui dit-il, à mettre de côté la médecine pour entreprendre une carrière avec nous. Tu possèdes d'excellentes aptitudes, tu sais... tu pourrais même devenir un agent secret, si tu le souhaitais. Dans notre milieu aussi, il y a des vies à sauver. Enfin... penses-y! Et si tu veux revenir, il y aura encore une place pour toi, ici, en septembre...

Pour Marianne, cela signifiait abandonner les études et la médecine. Si elle consentit à y songer, ce n'était alors que par pure politesse. Mais après son mariage et une mémorable lune de miel passée à St-Tropez, elle se surprit à discuter de la chose avec Christian. Après l'avoir entendue vanter pendant plus d'une heure le métier d'agent secret, ce dernier l'encouragea fortement à suivre le conseil de Nicolas Prévost. Et comme il était du genre à détester les bancs d'école, il profita de l'occasion pour lui rappeler qu'avant d'obtenir le droit d'exercer la médecine, il lui faudrait encore étudier durant au moins dix longues années.

-C'est donc dire qu'au mieux, lui lança-t-il, tu quitteras l'école à l'âge de vingt-huit ans.

Chapitre II

Marianne réalisa qu'effectivement, dix ans d'études, c'était long. De plus, elle se demandait jusqu'à quel point elle était douée pour la médecine... en plus d'avoir une sainte horreur du sang, elle n'était même pas foutue de panser adéquatement une simple plaie. Bien pire, une fois, au retour d'un match, Christian lui avait demandé de refaire le bandage qu'à l'époque, il portait au genou. Elle eut beau essayer, jamais elle ne sut le faire correctement. Quelques jours avant la rentrée scolaire, donc, après mûre réflexion, la nouvelle madame Phaneuf s'empara du téléphone et communiqua avec son ancien patron pour lui signifier qu'elle acceptait son offre. En peu de temps, elle devint très efficace. Tant et si bien, qu'après seulement deux mois, Nicolas décida de lui confier des enquêtes complètes. De toutes petites enquêtes au début, puis rapidement, des plus importantes. Chaque fois, elle parvenait à régler les dossiers qui lui étaient confiés en un temps record. Mais un beau jour, peut-être bien parce qu'il jugeait que les performances de sa jeune protégée attiraient un peu trop l'attention de la haute direction, Nicolas cessa de lui reléguer ses enquêtes pour la rétrograder au simple rang de secrétaire. Ceci déplut terriblement à Marianne et puisque son supérieur demeurait de glace face à son mécontentement, elle décida, en ses absences, de feuilleter ses dossiers pour suivre les enquêtes qu'il menait. Un dossier, en particulier, attira son attention. Celui d'un certain Hamed Allouache. À première vue, il s'agissait d'une simple histoire de faux passeports. Cela l'intrigua néanmoins. Elle ne parvenait pas à saisir pourquoi cet homme fabriquait de faux passeports et surtout, pour "QUI" il les fabriquait. À sa première interrogation, n'importe qui aurait pu répondre : l'argent. Mais pour Marianne, cette explication ne tenait pas du tout la route du fait que l'Iranien était un homme fort bien nanti. Il était riche avant même son arrivée au Québec. Sa motivation ne pouvait donc être l'argent. De son passé, la gendarmerie ne connaissait que très peu de choses, sinon qu'il s'agissait d'un homme sans histoire. Il n'était fiché nulle part et semblait vivre une vie parfaitement tranquille en compagnie de sa femme et de ses deux enfants. Seul fait étrange: il ne travaillait pas et pourtant, monsieur possédait une très belle maison, entièrement payée, ainsi que des voitures de luxe. Marianne réfléchit quelques instants avant d'en arriver à la conclusion qu'Hamed était bien pire qu'un faussaire: il préparait quelque chose de très grave et les passeports beaucoup trop parfaits qu'il confectionnait ne pouvaient que servir à faciliter l'accès d'autres terroristes au Québec. Quel autre intérêt, effectivement, pousserait cet homme à produire de faux papiers? D'autant plus qu'il n'en produisait pas des tonnes... seulement une vingtaine en un peu plus de deux ans. Derrière cette histoire, se cachait quelque chose de très louche et si rien n'était fait, un terrible drame allait se produire. De ça, Marianne était convaincue.

Lorsqu'elle fit part de ses soupçons à Nicolas, la première réaction de ce dernier fut de la réprimander très durement. Il ne pouvait tolérer qu'une simple employée de bureau puisse ainsi, sans la moindre autorisation, scruter ses dossiers. Ensuite, après s'être un peu calmé, il se moqua d'elle en lui balançant:

-En voilà une autre qui voit des terroristes partout! Des terroristes? Ici? Au Québec? Non, mais... tu divagues, ma chère! Retourne à ton bureau, veux-tu!

Frustrée, Marianne tourna les talons. Mais elle n'allait pas abandonner pour autant. Elle poursuivrait son enquête d'elle-même, dans le plus grand secret, sans rien dire à quiconque. Si le temps devait lui donner raison, ce cher Nicolas n'aurait plus qu'à ravalier ses paroles. Elle connaissait l'adresse du suspect et n'aurait qu'à l'épier en cachette. Comme l'équipe de Christian devait jouer à l'étranger durant les deux prochaines semaines, cela ne pouvait mieux tomber. Durant cette quinzaine, elle se plut donc, de soir comme de nuit, à espionner Hamed Allouache. Le type passait beaucoup de temps à l'aéroport. Et chaque fois qu'il s'y rendait, il ramenait toujours quelqu'un de nouveau avec lui. Tous des Arabes. Un soir, alors qu'Hamed avait quitté son domicile en compagnie des membres de sa famille, Marianne décida de s'y infiltrer en douce. Une fois à l'intérieur, elle se dirigea d'instinct vers la pièce qui servait de bureau, celle-là même où la lumière demeurait constamment allumée. Ce simple fait démontrait qu'Hamed y passait le plus clair de son temps et que si réellement, il trafiquait quelque chose, c'était là qu'il le faisait... là où les preuves se trouvaient. Elle fouilla les tiroirs... les dossiers... les filières... mais en vain. Elle entreprit ensuite d'ouvrir l'ordinateur. Mais pour accéder au contenu, il lui fallait trouver le bon mot de passe. Sur le clavier, elle tapa: Iran. Loupé. Elle essaya ensuite: 2030, soit l'année de naissance d'Hamed. Encore loupé. En relevant la tête, elle aperçut un journal qui traînait sur le bureau. Sur la couverture, elle reconnut la photo de Ben Clark, président des États-Unis. Comme ça, sans réfléchir, elle se risqua à taper ce nom avant de constater qu'elle avait misé juste. Tout comme elle avait encore misé juste au sujet de ce que trafiquait Hamed. Lui et ses complices mijotaient un plan tout à fait ignoble, pour ne pas dire totalement diabolique. Ce plan visait non seulement à éliminer le président Clark, mais également, les habitants de la ville de Washington au grand complet. Et c'était loin d'être tout: le groupe terroriste prévoyait installer des bombes dans chacun des États où des politiciens seraient susceptibles de se trouver au moment du jour J. S'ils devaient parvenir à leurs fins, cela signifierait que le soir du 12 novembre 2056, les États-Unis ne compteraient plus un seul politicien vivant. Voilà pourquoi ce cher Hamed consacrait autant d'efforts à faciliter l'accès de ses petits copains au pays. Pour assurer la réussite de son plan, il lui fallait un effectif d'au moins cent cinquante hommes. De ce nombre, soixante-quinze se trouvaient déjà aux États-Unis alors qu'au Québec, cinquante-et-un autres attendaient tranquillement les papiers devant leur permettre de traverser la frontière américaine en toute quiétude. Cela faisait cent vingt six hommes. N'en manquait plus que vingt-quatre et Hamed jouissait encore de trois longues semaines pour "importer" son manque d'effectif. Le départ de la cellule québécoise vers les États-Unis devait s'effectuer le 1^{er} novembre. Une fois là-bas, il était prévu qu'elle rejoigne la cellule américaine à New York afin de réviser le plan dans ses moindres détails. Parmi les terroristes déjà en place, dix d'entre eux occupaient un poste de nuit au Capitole: cinq à titre d'agent de sécurité et cinq autres à titre d'homme de maintenance. Durant la nuit du 12 novembre, ces messieurs auraient donc tout le loisir de poser leurs onze bombes, lesquelles seraient programmées pour exploser simultanément à treize heures trente-cinq, soit au moment même où le président s'adresserait à ses pairs. Onze bombes! Assez pour que tout le bâtiment tombe en ruine sans que nul n'ait la chance d'en sortir vivant.

Parallèlement à ce premier attentat, d'autres se produiraient un peu partout aux États-Unis. Il était prévu, par exemple, qu'un kamikaze se pointe dans l'édifice new yorkais

abritant les bureaux du sénateur de ce lieu tandis qu'en Californie, un autre agirait de même. Pour chaque état, une action était prévue. Rien ni personne n'avait été négligé. Il s'agissait d'une opération gigantesque qui de loin, dépassait tout ce qu'avait pu imaginer Marianne jusque-là. Elle était au bord de la panique et ne souhaitait plus qu'une chose : quitter cet endroit au plus vite. Mais avant de partir, elle jugea utile de transférer sur son micro-portable le contenu du document qu'elle venait de lire. Bien que cette opération n'exigea que quelques minutes, ce fut quelques minutes de trop. Au moment où elle s'apprêtait à partir, elle entendit le bruit d'une voiture... celle d'Hamed. Affolée, elle dévala le grand escalier qui conduisait au sous-sol pour ensuite se camoufler en toute hâte dans un placard. Tout de même chanceuse, le placard en question faisait face à une porte donnant sur la cour arrière. Elle devait très certainement être bénie des dieux, ce soir-là, car personne, parmi les habitants de la maison, ne songea à se rendre à l'étage inférieur. Pas même les enfants. Tout le monde demeura au second et d'après le timbre de voix d'Hamed, Marianne le devina très furieux. Contre qui et pourquoi? Elle n'en avait aucune idée, du fait qu'il gueulait dans sa langue d'origine. Ce dont elle pouvait être certaine, par contre, c'est que celle qui encaissait était cette pauvre madame Allouache et que tout ce qu'il lui racontait n'avait rien de très romantique. Elle entendit un bruit sourd, puis un gémissement. Aucun doute, la brute avait frappé sa belle. Pendant que cette dernière pleurait, Hamed se remit à hurler avant de lever une nouvelle fois la main sur elle. Marianne aurait tout donné pour se porter à la défense de la dame, mais le fait de dévoiler sa présence aurait constitué un véritable suicide de sa part. Bien qu'elle en rageait, il lui fallait demeurer cachée et trouver au plus vite une façon de se tirer de là. Au bout de quelques minutes, elle eut une idée. Ce soir-là, elle ne pouvait que louer l'excellence de sa mémoire qui avait parfaitement bien enregistré le numéro de téléphone d'Hamed. Elle se saisit donc de son portable et l'appela. Lorsqu'il répondit, après seulement une sonnerie, elle se fit passer pour une voisine qui de la fenêtre de son salon, l'avait vu battre sa femme. En colère, Hamed la menaça de s'en prendre à elle si elle persistait à foutre son nez dans sa vie. C'est là que Marianne l'invita à sortir de chez-lui, pour se battre en duel... "d'homme à femme".

-Si vous refusez de venir, ajouta-t-elle, j'appellerai les flics... et qui sait ce qu'ils trouveront chez-vous! Sortez, grand lâche! Je vous attends!

Elle n'eut guère besoin d'en dire davantage pour convaincre Hamed de se précipiter hors de la maison. Dès qu'elle entendit la porte claquer derrière lui, elle se précipita elle-même vers "sa" porte de sortie pour gagner la cour arrière en moins de temps qu'il ne le fallait pour le dire. Une fois là, elle dut grimper une clôture d'environ un mètre de hauteur pour ensuite atterrir dans la cour arrière du voisin de gauche qu'elle traversa à la course. Puis elle grimpa une nouvelle clôture, ce qui lui permit d'atteindre le coin de la rue où se tenait Hamed.

Le temps que ce dernier prenne conscience du fait que son insolente voisine ne se pointerait jamais, Marianne resta cachée derrière un immense sapin. Lorsqu'enfin il se décida à retourner chez-lui, elle dut très certainement établir une nouvelle marque mondiale du cent mètres pour arriver jusqu'à sa voiture.

Le lendemain, elle rapporta les résultats de son enquête clandestine non pas à Nicolas, mais bien au directeur général de la GQ. Impressionné par son travail, celui-ci s'empressa de communiquer ses informations à la CIA. Si la gendarmerie québécoise eut droit aux plus grands éloges, Marianne, de son côté, reçut une médaille d'honneur des mains mêmes du président Clark. Ce faisant, il lui dit en ces mots:

-Vous avez très certainement sauvé des millions de vies, chère Madame, dont la mienne. L'Amérique vous en sera éternellement reconnaissante.

Outre sa médaille d'honneur, cette histoire ne valut à Marianne aucune once de gloire, puisque rien ne fut porté à l'attention du public. Deux raisons expliquaient ceci: tout d'abord, on ne tenait pas à affoler davantage la population américaine qui déjà, l'était bien assez en raison de toutes ces guerres menées par son pays. Ensuite, du côté québécois, on tenait mordicus à préserver l'anonymat de Marianne qui venait tout juste de se voir confier un poste d'agent secret. Dès lors, elle devait répondre à un nom de code: Chanelle. Nul, pas même Nicolas, ne devait savoir ce que réellement elle faisait. Pour les gens de la rue, elle demeurait Marianne Phaneuf, la jeune épouse du célèbre Christian Phaneuf. En fait, seul ce dernier était en droit de connaître ses nouvelles fonctions. Mais avant de savoir, il avait dû jurer, tant sur la bible que sur son honneur, que jamais il ne trahirait ce secret. Car ce faisant, il risquait de mettre en péril la vie de Marianne, voire même la sienne.

Dès son premier jour de boulot, Marianne se retrouva complètement seule. Elle n'avait droit à aucun assistant, aucune aide. Durant chaque mission, elle ne pouvait compter que sur elle-même et ne devait se rapporter à son quartier général qu'une fois son travail complété. Elle se voyait confier des enquêtes très ardues et drôlement plus complexes que pouvaient l'être celles de Nicolas. Il ne s'agissait plus que d'épier les gens et découvrir où ils se terraient, mais bien d'infiltrer de dangereux groupes de criminels, de se joindre à eux et parfois, de créer des liens profonds avec eux dans l'unique but de gagner leur confiance. Ceci fait, ne restait plus qu'à amasser les preuves exigées, lesquelles, plus tard, serviraient devant un tribunal. Dès qu'elle considérait que sa tâche était accomplie, Marianne s'éclipsait du décor et remettait son rapport. Le reste relevait de ses supérieurs. Avant chaque mission, on lui fournissait un nouveau look, une nouvelle identité et bien sûr, les papiers afférents à celle-ci. On lui confiait également toutes les informations nécessaires devant lui permettre de conduire son enquête et ensuite, elle quittait le bureau pour n'y revenir que quelques jours plus tard... si ce n'était pas quelques semaines ou quelques mois. Généralement, toutefois, elle parvenait à clore ses enquêtes en un minimum de temps. Soit parce qu'elle était réellement douée, comme le supposaient si bien ses supérieurs, soit que trop pressée de retrouver son Christian.